

Revue Catholica

Revue de réflexion politique et religieuse

Ambiguïté et plénitude de l'inexprimable

Christophe Réveillard , le mardi 5 février 2013

[note : cet article est paru dans *catholica*, n. 98, p. 91-98].

La commémoration bretonne du vingt-cinquième anniversaire de la mort de l'abbé Joseph Lemarchand (1913-1980), prêtre du diocèse de Rennes, journaliste, animateur du ciné-club culturel de la Chambre noire puis, à Paris, écrivain dont le nom de plume fut Jean Sullivan et directeur de collection chez Gallimard, donne lieu à la publication d'un ouvrage touchant et riche d'informations, *L'écriture insurgée*, publié sous la direction de l'historien Yvon Tranvouez[01] . L'attachement à la personne est partout présent dans cette tentative de présentation de l'intelligence de l'homme et de son œuvre. Et il faut bien admettre que de la photo de couverture jusqu'aux analyses les plus affinées des multiples auteurs, c'est le mystère qui attire, le goût pour le paradoxe, l'ambiguïté jusqu'à la provocation de Sullivan, qui saisissent le lecteur presque forcément attaché à la personne au terme de ce voyage initiatique, et tenté d'exprimer encore et encore l'intelligibilité de l'œuvre en raison de l'inaboutissement qu'il perçoit confusément.

Rien n'est simple avec Sullivan, sans qu'il se complaise non plus dans le compliqué. Mais les auteurs présentant, presque tous avec talent, sa cosmogonie particulière se laissent également souvent aller à l'esthétique de leurs formules et semblant frôler le fond de sa pensée, ils n'en retiennent finalement qu'une critique qu'ils qualifient d'assez conformiste et libérale du fonctionnement de l'Église, alors qu'elle n'en est en réalité que la plus faible prémisse. Les auteurs semblent surtout ne pas vouloir se rendre compte combien la critique de Sullivan peut extraordinairement bien s'appliquer au fonctionnement actuel de l'Église, de la « pratique » et de sa « représentation » de la foi, peut-être avec encore plus d'acuité qu'à l'époque pré- puis immédiatement postconciliaire que vécut ce prêtre.

« L'exil, l'exode et l'intériorité », l'errance du passant, la critique philosophique et sociale de la modernité, mais c'est justement aujourd'hui que ces propositions de Sullivan sont les plus difficiles à vivre et à exprimer face au choix du conformisme ecclésial et intellectuel extrême qu'imposent la hiérarchie épiscopale et bon nombre de relais diocésains. Il apparaît ainsi au lecteur paradoxalement nourri des événements de la vie et de la pensée de Sullivan par des auteurs qui l'ont connu, que ceux-ci semblent n'avoir pas compris combien il se serait senti bien plus étranger aux pantomimes très normalisées de nos éminences contemporaines principalement françaises, qu'aux rigueurs de la hiérarchie sociale de l'Église de son temps.

On ne peut ainsi prétendre à l'anachronisme des lignes suivantes de L'exode[02] face au processus de moralisation de la foi que l'on peut observer chez ceux qui semblent avoir actuellement tout concédé sauf l'apparence d'un ordre moral : « Qu'on aimerait sentir circuler le vent des hauteurs chrétiennes à travers les rocs déchiquetés des rigidités doctrinaires, pour révéler la rigueur évangélique qui exclut à jamais tout despotisme moral » ; et plus tard, « Qu'est-ce que ce dieu mental ? Le dieu de puissance par exemple, celui qu'invoquent les pouvoirs, le garant de l'ordre et

des préjugés. Ou bien le dieu clef de voûte qui justifie de vieilles habitudes appelées parfois valeurs et donne consistance à une vision du monde en la rendant cohérente »[03] .

D'ailleurs, supportant de plus en plus mal les « carences des notables installés »[04] et les reproches sur le « non-conformisme de sa pensée », l'abbé Lemarchand aura démissionné de sa charge auprès des étudiants rennais et créé Dialogues-Ouest (décembre 1949 — juillet 1954), un mensuel intentant un procès à charge « contre une certaine chrétienté bretonne » mais sans épouser pour autant « aucun des accents libéraux »[05] ; il faut cependant remarquer que cette classification dans la catégorie de l'intransigeantisme, « journal issu de la tradition intransigeante », compris comme « la déclinaison catholique de l'antimodernité, le refus syllabique des réquisitions individualistes et la philosophie moderne », doit tout à Emile Poulat régulièrement cité dans l'ouvrage, et peut donc apparaître comme systémique, Sullivan échappant en partie aux catégories. Par exemple, l'expérience journalistique de l'abbé Le-marchand le situe comme élément du « dispositif missionnaire néothomiste initié par Léon XIII » mais sans connaître ni altération du dogme ni a fortiori acceptation de la perspective d'« une modernisation caractérisée par l'acquisition dans le camp catholique des valeurs fondamentales du monde moderne qui peuvent être inscrites à l'intérieur du but final de l'Église »[06] . Cependant Dialogues-Ouest n'est pas exempt du reproche d'avoir indirectement favorisé la liberté de conscience et ses tentations modernes subjectivistes. C'est déjà la marque d'une première limite de l'expérience sullivanienne.

Le constat du conformisme fait apparaître de nombreuses réflexions pertinentes et sonne à nos oreilles de façon étonnamment contemporaine. « Le catholicisme breton [de l'époque] donne tous les signes d'un culte replet et satisfait, aux mains d'une bourgeoisie indifférente aux misères sociales ». Ou encore « déchristianisation ? Il vaudrait mieux parler d'exchristianisation, un peu comme si les vanités ecclésiastiques, alliées aux intérêts bourgeois, avaient chassé les fidèles : «la communauté a été étouffée administrativement» [...] la bourgeoisie parvenue est responsable du «désordre établi, car ce prétendu ordre finit par devenir le plus intolérable des désordres [...]. [Or] l'Église catholique ne cherche point le salut d'une élite seulement mais le salut des masses humaines» ». De même, à propos de l'Action catholique, si le choix des moyens d'évangélisation « se cristallisait sur l'option temporelle, elle renierait alors l'intériorité ; que des croyants brandissent les formules, les slogans des partis comme des armes, avec une sécurité incroyable, qu'ils prétendent les uns et les autres annexer à leur profit la religion et la morale, voilà l'imposture »[07] . A l'inverse, le journal maintient que « ce qui ne concorde pas avec la doctrine du Christ ne concorde pas avec la Vérité »[08] et exprime dans la même veine la doctrine classique de la potestas indirecta, le modèle politique sacerdotaliste directement issu des deux cités augustiniennes. L'Église sanctifie l'ordre politique ; il faut lire les très belles lignes dans Dialogues-Ouest de décembre 1951 et de janvier 1952[09] notamment sur ce que le futur cardinal Journet avait écrit à propos de la juridiction de l'Église sur la cité[10] . On peut d'ailleurs rappeler que c'est la remise en cause de l'expérience de la démocratie-chrétienne qui mettra un terme définitif à l'aventure de Dialogues-Ouest en juillet 1954.

Le système sullivanien est à plusieurs étages tout comme ce qui compose le cheminement de sa vie. La critique de la modernité est remarquablement posée et semble rendre impossible une quelconque adhésion aux canons idéologiques contemporains. Sullivan ne sera d'ailleurs jamais profondément attaché à une chapelle partisane, sa critique liée du communisme et du capitalisme l'ayant préservé de ces tentations du siècle ; « il sait que les utopies masquent trop souvent des déserts d'humanité réelle »[11] . Ainsi la ligne éditoriale du journal qu'il a créé se revendique pleinement de la doctrine sociale de l'Église, cette troisième voie qui condamne à la fois le communisme et le capitalisme, avatars de la modernité[12] ; « l'un des moyens les plus puissants pour éliminer le péril communiste est d'améliorer le niveau de vie de l'ouvrier [...]. Le communisme en définitive est le fruit monstrueux du capitalisme ». Ainsi, répondre à la

désespérance d'un milieu ouvrier tenté par les fables matérialistes est une exigence apostolique, c'est même « l'impérieux devoir »[13], le programme catholique social annoncé dès le premier numéro. A condition naturellement de défendre fermement l'intransigeance pontificale[14] puisque dans sa définition de l'ordre social chrétien dans l'ordre temporel, Dialogues-Ouest pense pouvoir se ranger sous l'autorité de Pie XII. Ainsi également, la modernité étant une société d'individus articulée sur le principe de la séparation[15], à l'inverse, « sachons être présents aux autres pour accompagner ce que le Christ veut de nous : l'achèvement de son corps mystique dans l'unité »[16].

Et pourtant, une nouvelle fois, le débordement n'est pas loin pour que dans la recherche de méthodes, de réformes, de solutions pointe une séparation du temporel et du spirituel, la distinction des hommes et de la doctrine et que le cardinal Feltin s'autorise à expliquer aux lecteurs de Dialogues-Ouest en octobre 1953 que les vérités religieuses intangibles, les règles morales et canoniques délimitées et imposées par l'Église « ne sont pas nombreuses »[17] ; comme le souligne Yohann Abiven[18], « le signal était donné... » pour que notamment à force de « manipule[r] les tentations modernes, sans jamais cependant y succomber [...], Dialogues-Ouest [soit] une étape dans ce mouvement de subjectivisation de la foi ». Yohann Abiven fait fort justement remarquer que c'est ce subjectivisme moderne, après le complet divorce contemporain entre les deux morales, chrétienne et laïque, « qui s'est insinué dans l'institution ecclésiale qui donne désormais tous les signes de la fin d'un monde[19], [...] que ces méthodes pastorales d'ouverture au monde ne peuvent pas ne pas avoir d'effet de rétroaction sur la doctrine, [...] que l'orthopraxie rejaillit sur l'orthodoxie, le drame de la conscience chrétienne se situe là, dans cette sécularisation interne introduite par des techniques d'examen objectif des situations, [...] [qu'enfin] les apologies récurrentes de l'intériorité frayent un chemin à la modernité ». Très lucidement, l'expérience de Dialogues-Ouest est jugée comme ayant permis que l'exercice d'introspection ait grillé des étapes, comme si le retour à soi pénétrait des esprits déjà de mieux en mieux disposés aux réquisitions du subjectivisme contemporain, voire préparait le regard contemporain porté sur le religieux : un moyen parmi d'autres d'épanouissement de soi.

Revenant sur cette expérience journalistique à la fin de sa vie, Sullivan avait précisé en quoi son orientation avait été plutôt spirituelle, ce qui avait pu conduire à un certain décalage avec la revue : « Il y a des journaux dont la fonction est de suivre l'événement et de l'interpréter selon telle ou telle option politique et sociale. Mon cœur est du côté de ceux qui combattent pour ce qui est pauvre et faible. Mais ma mission première est d'éveil. Qu'il y ait le plus d'hommes éveillés possible, c'est-à-dire étrangers aux préjugés et à la paresse spirituelle ! »[20]. Avec la fin de la parution de Dialogues-Ouest, son cheminement arrive donc presque à son terme, son activité à Paris sera désormais entièrement centrée sur l'écriture avec une liberté de ton et un style : la trentaine d'ouvrages écrits en vingt-deux ans entre 1958 et sa mort en 1980, romans, essais, récits, nouvelles, est à destination des croyants « asphyxiés par l'étroitesse des rigidités doctrinales et des comportements stéréotypés de leur milieu... »[21]. L'ouvrage n'indique pas clairement si le départ pour Paris de l'abbé Lemarchand a signifié également la fin de l'exercice de son sacerdoce, précision dans un sens ou dans l'autre, qui aurait pourtant aidé à comprendre les circonstances de la publication de son œuvre, notamment de *Mais il y a la mer* (1964) qui recevra par l'entremise de Daniel-Rops, le prix catholique de littérature 1964, et ainsi critiqué par Alain Palante de *La France catholique* : « Ce qui gêne, c'est ce postulat que toute charge officielle soit un obstacle à la vie de l'Évangile »...

On peut analyser l'ensemble de son œuvre comme une suite de fuites successives : le doute salutaire sur la « politique d'inspiration chrétienne »[22], puis sur l'ensemble du mouvement catholique tel qu'il l'a connu à Rennes qu'il tente de contourner par l'action culturelle, le cinéma, le journalisme, la critique du « militantisme », puis l'évasion à Paris dans l'œuvre littéraire à

la fois en « dissidence » et montrant les illusions du réformisme ecclésial. Ainsi, l'étude de son processus de maturation intellectuelle donne immédiatement l'impression d'un attachement immodéré au paradoxe anthropomorphique dans l'expression de la foi.

Du « Dieu sensible au cœur » pascalien, la pente sullivanienne semble irréversiblement portée à l'« excès » de l'intériorité, peut-être vers l'autonomie ; voilà la rupture : « Un jour je me suis aperçu que les questions éternelles se jouaient au niveau de la terre, dans l'expérience humaine, dans la chair et le souffle. Pour moi tout a changé ». Sullivan est une des assez nombreuses victimes consentantes du glissement de cette intériorité augustinienne vers une sorte de subjectivisme moderne. C'est pourquoi les auteurs de l'ouvrage rapportent cette évolution à la critique d'une tradition, d'un « intransigeantisme » par trop formaté comme mot-clef dans les nomenclatures simples de la science politique présentement dominée par la sociologie. En réalité, le débat est ailleurs, Sullivan va très largement au-delà dans son questionnement de la foi et ses interrogations sont fondamentales même si les réponses qu'il esquisse peuvent pour partie relever de la posture, « le rebelle », le « passant », « l'errant », etc. Excitant finalement le sentiment, ses écrits sont beaucoup plus faibles dans l'énervement de l'inintelligible que dans l'expression de sa mystique « interne » : « La conversion ne survient que lorsqu'un homme découvre avec évidence qu'il n'a droit à rien, ni à l'existence ni au bonheur, pas plus que n'importe quel passereau. Il se sent alors en sursis, empli de gratitude, disponible à l'instant, au bonheur large, à la fois présent-absent »[23]

Il est également difficile de faire la part d'un certain esthétisme romantique dans la revendication d'un retour à la poésie et à la mystique, et d'une utilisation récurrente du paradoxe, un langage qui « voudrait suggérer qu'il existe une spiritualité liée au sensible, une résonance, une corporéité de la parole et que ce qui manque à la communion chrétienne, ce ne sont ni les idées, ni l'obéissance, c'est de la chair spirituelle, un support au sacrement »[24]. Mais la fascination est réelle pour le côté obscur de la vie individuelle, le secret de l'intériorité, le mouvement de la vie dans la vie, du souffle dans la chair[25], « le Saint-Esprit qui unifie n'advient généralement qu'à travers la crucifixion »[26] et, comme l'exprime Jean Lavoué, pas de résurrection qui n'assume l'expérience de la Croix, « la folie chrétienne n'est pas dans l'imaginaire métaphysique : elle est dans la résurrection des corps... C'est par l'obscur et l'inconscient que l'absolu nous effleure »[27]. Le grand écart spirituel de Sullivan est cette interaction entre cette « vie d'ouverture sur le monde et sur les autres et le recentrage sur ce vide fécond qui nous fonde en vérifiant l'ancrage d'un appel à la dessaisie de soi-même », selon Mathilde Nicolas qui confirme sa vie d'oraison constante et prophétique puisant sa source dans l'enseignement des grands docteurs du Carmel. Le paradoxe encore : « J'appelle mystique le secret engendrement de la parole libre [...]. Je me sens proche de tous les tordus vidés de substance spirituelle et en même temps, je m'aperçois avec stupeur que le chant d'une liberté circule à travers eux, une joie paradoxale plus forte que mes blessures et mes médiocrités si bien qu'ils contribuent à lui donner une parole d'homme ressuscité ».

Sa création littéraire et spirituelle ne se comprend que dans cet objectif de transmission du mystère de plénitude dans la présence de l'Être dans l'intimité des hommes mais la recherche un peu complaisante de l'autonomie et son goût du paradoxe pour l'exprimer teintent de romanesque cette veine spirituelle originale. Sans sembler y sombrer lui-même, l'Abbé Lemarchand exprime malgré tout dans son œuvre les tentations d'autonomie qu'il a subies lors de ses nombreuses épreuves personnelles, en raison d'une formation assez libérale au séminaire, de la lecture subséquente d'auteurs tels que Nietzsche, Powys, Miller et Céline, d'amis attachés à l'entraîner à la folie orgueilleuse de la recherche de la vérité par la seule apparence ou à un anthropomorphisme exacerbé alors qu'en réalité on sent chez lui plus de profondeur, une volonté d'exprimer la « métaphysique de la charité » mais en minimisant la raison spéculative et la présentation démonstrative, de dire la grâce sans « chosifier l'ineffable »[28], telle une invitation à être présent

à soi-même dans la profondeur, pour entrer en soi, entrer en silence tel que l'évoque Claude Goure. Il n'y a pas de conclusion. L'éveil à la conscience de la foi, cette transmission sullivanienne si particulière est un formidable appel à briser les conformismes et à se projeter dans le beau risque de la foi. Mais la forme choisie pour l'exprimer a pu et peut blesser, notamment en permettant le passage de lecteurs plus sensibles aux erreurs de notre temps, il n'est pas un auteur pédagogique, son œuvre n'est pas explicite. Reste un abandon mystique authentique et souffrant. « Sullivan, on m'appelle. Je est un autre, connu de Dieu seul, et encore ! On devrait avoir un nom de baptême secret pour exprimer la véracité délicate de la conscience par-dessous la tromperie grossière du monde ». « Ne craignez pas pour ceux que vous laissez, Votre mort en les blessant va les mettre au monde ».

Le mardi 5 février 2013 à 16:22 . Classé dans